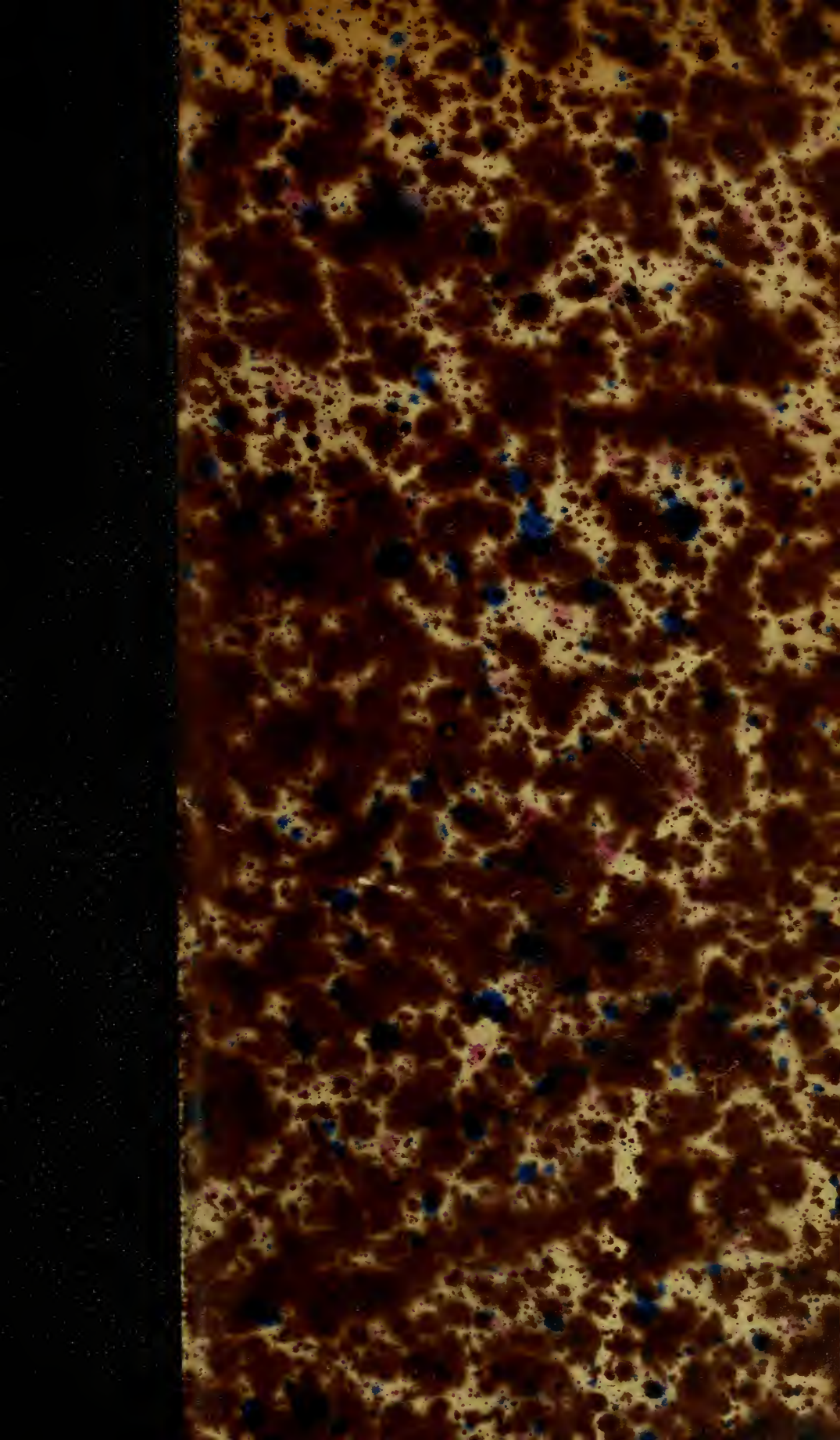


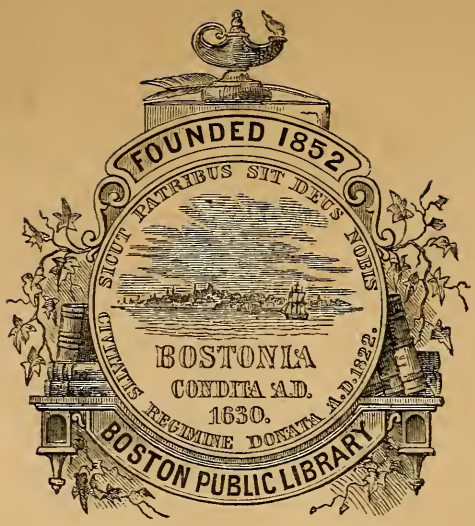
Accessions
159.824

Shelf No.
~~G.3656.18~~

Barton Library.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received 1 May, 1873.
Not to be taken from the Library.



30 v

PAMPHLETS.

French

Revolution

1791

Barton Library

XG.3656.18

159.624
May 1873

EUSTACHE RAMPONNEAU, AUX FRANÇAIS.

Le Mardi 12 Juillet 1791.

Ah çà, frérots, citoyens, patriotes, comme vous voudrez, faut que ça finisse une fois! N'êtes-vous pas las de vous manger le blanc des yeux, & de vivre ensemble comme chiens & lonps? Vlà près de trois ans que cette querelle dure, & tout va de mal en pis. Nous avions, drès le commencement, quelque peine à vivre; mais nous avions mis quelque chose de côté pendant le bon tems, aujourd'hui tout est fricassé; & moi qui vous parle, je vends mes meubles piece à piece. Ma tasse d'argent est au diable depuis six mois, & je mange avec les doigts, parce que j'ai envoyé mes fourchettes & mes cuilliers au mont-d'impiété. Je ne puis plus donner que du pain à mes enfans, & je les fais quelquefois coucher de bonne heure sans souper, parce que, qui dort dîne;

mais ils ne profitent pas avec ce régime-là. Voulez-vous que je vous dise où ça nous menera si le bon Dieu ne s'en mêle, & ne nous ôte pas la brelue ; à tirer la langue d'un pied de long & à mourir de faim. Personne ne nous plaindra, non, parce que nous l'avons bien mérité, & c'est vrai. Depuis que le monde est monde, il n'y avoit pas encore eu d'aussi bon roi que le nôtre : car cet Henri IV ne le valoit pas pour ce qui est de l'envie qu'il a de voir ses sujets heureux. S'il s'est laissé passer la plume sous le bec par ce tas de je ne sais qui, c'est qu'il n'a pas voulu qu'il y eût un de ses enfans tués de son consentement. Encore toute à cette heure il n'avoit qu'à faire un signe, & les deux coquins qui l'ont arrêté, auroient été punis sur-le-champ comme ils le méritent, & comme ils le feront plutôt ou plus tard. Croyez-vous que Dieu voit tout ça de bon œil, & qu'il ne vous punira pas, si vous continuez à vous laisser mener par le bout du nez, comme vous faites : & j'enrage, quand je vois l'espece de gens qui vous endorment. Vous n'avez jamais aimé les avocats, les procureurs, les huissiers, & tous ces suppôts de la chicane. Eh bien ! c'est cependant eux qui font tout ce tapage à l'assemblée ; ils crient comme des

perdus que tout va le mieux du monde. Faut être bien effrontés pour nous dire cela, quand nous n'avons plus que du papier & des sols de cloches au lieu d'argent. Quand les Anglais, les Espagnols, les Allemands, & ceux qui nous apportoient leurs écus autrefois, ne parlent que de nous laver la tête avec des boulets & du plomb ; quand ils parlent d'aller à la chasse des Français, comme à celle des bêtes feroces que nous sommes oui-dà ; faut pas se flatter, nous ressemblons plutôt à des tigres, à des pantheres qu'à des hommes. Il n'y a qu'à nous voir après ce que nous appellons un aristocrate, on ne sait pas pourquoi. C'est pis qu'une meute de chiens. Ah, hé, hi, ho, à la lanterne par-ci, faut le tuer par-là, faut le brûler, faut le manger. C'est cependant un Français comme nous, & un Français qui peut-être, l'hiver de quatre-vingt-huit, a porté bravement à un de nos anciens curés un sac de cent pistoles, plus ou moins, pour nous empêcher de mourir de froid ou de faim. Il y en a des aristocrates : ce sont ceux-là qui ont fait arrêter notre bon roi, qui le tiennent renfermé, parce qu'il a voulu empêcher les étrangers de nous tomber sur le corps ; qui font murer ses portes ; qui mettent des corps-de-

gardes aux trous de ſouris, crainte qu'il ne s'échappe par-là. Il y a celui-là entr'autres, que le brave Bouillé a franchement accuſé de vouloir être notre maître. C'eſt-là un ariſtocrate, & c'eſt entre ſes griffes que l'aſſemblée nationale a mis notre vertueux pere. Je dis donc, frerots, citoyens, patriotes, faut que ça finiſſe. Crions tous à tue-tête : *vive le roi*. Il n'y a que lui qui puiſſe nous faire faire nos quatre repas, & mettre le lard ou la poule au pot le dimanche. Je vois bien que vous êtes glorieux ; vous ne voulez pas convenir que vous avez eu tort ; c'eſt bientôt fait pourtant, & il n'y penſera plus le lendemain ce bon roi. Il oubliera toutes vos fredaines, & vous aimera autant que jamais. C'eſt moi qui vous le dit, & Euſtache Ramponneau n'eſt pas un ſot. N'écoutez plus ces grateurs de papiers qui vous vendent tous les matins un cent de menſonges pour deux ſols.

Le Mercredi 13.

VIVE LE ROI.

Frerots, citoyens, patriotes, vous êtes fris ſi vous ne criez avec moi : *vive le roi.* On vous parle de république, & je vous demande qui? Des gredins dont vous ne voudriez pas décroter les ſouliers, des coquins que l'aſſemblée nationale a fait ſortir de Bicêtre, ou des galeres, on ſait bien pourquoi, des vanupieds qui veulent s'enrichir à vos dépens, & des jacobins que vous devriez chaſſer comme les auteurs de vos maux. Vous ſerez gouvernés à la diable quand vous aurez de ſi vilains maîtres : c'eſt cependant ſur quoi ils comptent. Ils vous diſent que vous ſerez libres ; & ne voyez-vous pas qu'on ne l'a jamais moins été que depuis qu'ils nous chantent que nous le ſommes. Je ne peux plus faire un pas ſans rencontrer des baïonnettes toutes prêtes à m'entrer dans le ventre. Ils ont fait des corps-de-garde par-tout ; ils en ont mis dans toutes les rues, dans toutes les places, dans les égliſes. Autrefois j'étois arrêté par des voitures, par des troupeaux de bœufs : aujourd'hui c'eſt par des patrouilles &

des files de ſoldats qui ne finiſſent plus. Il n'y a que les vauriens qui ſont libres de faire du mal : & je vous le demande, ſous l'ancien régime un honnête homme ne ſe mocquoit-il pas des mouchards de la police ? Celui-là qui fait bien ne craint pas qu'on le voie & qu'on l'entende. Auſſi ceux qui crient le plus fort aujourd'hui étoient de mauvais ſujets. Ils n'étoient pas bien aiſes qu'on mît le nez dans leurs affaires, parce qu'elles étoient ſales. Ils ont la bride ſur le col à préſent, & pêchent en eau trouble. Si on y avoit regardé de plus près, nous ne ſerions pas dans le pauvre état où nous ſommes ; & c'eſt parce que M. de Croſne n'entendoit rien à ſon métier, que nous voilà livrés à tant de coquins ; car ils ſe ſont fourrés par-tout ; dans l'aſſemblée nationale, dans les départemens, dans les municipalités, dans les municipalités, dans les clubs. Ce ſont à préſent les loups qui gardent les troupeaux, & qui mangent les chiens & les moutons, comme de raiſon. Je vous dis que ſi cela ne finit pas promptement, nous pourrons pendre nos dents au croc, & mourir d'une indigeſtion de liberté. Faut mettre la queue de la poële à qui elle appartient, au pere à tretous, à notre bon roi : il a plus d'intérêt que perſonne à ce que

nous ſoyons heureux. Mieux nous ſommes, & mieux il eſt. Plus il a d'enfans, plus il eſt puiſſant; plus nous ſommes riches, plus il l'eſt auſſi. S'il nous avoit fait la millieme partie du mal que nous a fait l'aſſemblée, nous crierions comme des perdus. Par exemple, s'il nous avoit demandé le quart de nos revenus par-deſſus les impôts ordinaires, s'il nous avoit ordonné de prendre du papier pour des écus & des morceaux de cloche pour des ſols, s'il avoit dit aux charrons, aux bourreliers, aux tabletiers, aux tiſſerands, aux gaziers, aux metteurs-en-œuvre, aux ſculpteurs, aux peintres, aux doreurs, & à tant d'autres, de prendre une pele ou une pioche pour aller travailler ſur les grands chemins, & gagner vingt-ſols par jour, nous aurions eu raiſon de nous plaindre. C'eſt cependant à quoi nos députés, nos adminiſtrateurs & nos municipaux nous condamnent, & nous gobons tout cela; il faut que ces gens-là ſoient ſorciers pour nous empêcher de voir clair en plein midi; écoutez donc, il y a peut-être de la magie dans tout çà. J'ai entendu parler de mariniſtes, de meſmeriens, d'illuminés, de philoſophiſtes, de caglioſtriſtes, &c.; il y a de tous ces gens-là parmi eux; ils nous ont

peut-être jetté un ſort; quand je dis jetté un ſort, je ſais bien que çà ne ſe peut pas; mais il y a quelque choſe qui n'eſt pas naturel. Nous étions de bonnes gens; on aimoit à vivre avec nous; il nous venoit du monde de tous les coins de la terre, & les riches de tous les pays ne mouroient pas contens, s'ils n'avoient fait un voyage chez ces bons Français qui rioient, qui chantoient, & ne faiſoient du mal à perſonne. Aujourd'hui on nous fuit comme la peſte, & on fait le grand tour pour ne pas paſſer au milieu de nons, quand on a quelque part à aller. Je dis donc qu'il faut reprendre notre naturel, & chanter notre vieux refrein : *vive le roi.* Je gage que nous ne ſerons pas deux mois ſans revoir le bon tems, quand il ſera le maître, & que nous n'en aurons pas deux ou trois cent mille. Ce ſont des rats qui nous maugent.

FIN.

De l'imprimerie d'Euſtache RAMPONNEAU, à la Barriere-Blanche.